

PRÉFACE

L'ambition de ce livre n'est pas petite : la description et l'analyse de la morphophonologie ainsi que de la tonologie d'une langue entière, le chinois standard. La phonologie générative a connu pareille entreprise à ses débuts (*The Sound Pattern of Russian* de Morris Halle en 1959, *The Sound Pattern of English* de Noam Chomsky et Morris Halle en 1968) et jusqu'aux années 1980 (les deux monographies sur le polonais par Edmund Gussmann en 1980 et Jerzy Rubach en 1984). Il s'agit là du contenu. Sachant toutefois que l'on ne maîtrise un domaine de savoir que lorsqu'on maîtrise son histoire, l'auteur fait précéder l'analyse linguistique à proprement parler d'une histoire externe et culturelle de l'étude du chinois tant en Chine qu'en Occident. On sent poindre dès ces préliminaires la tension qui existe dans le champ de la sinologie autour de ce que d'aucuns pensent être l'incommensurabilité du chinois, qui serait une langue de nature différente et non abordable par les « théories occidentales ». L'auteur retrace les conditions et raisons historiques, culturelles et graphiques de cette fermeture de la Chine sur elle-même au niveau de la langue, et on le voit se faire l'avocat d'une ouverture, plaidant pour l'existence d'une seule phonologie des langues naturelles. Ce faisant, il n'oublie jamais le poids et les droits de la tradition : plutôt que de la rejeter, il cherche à trouver en elle des motivations pour l'ouvrir à d'autres horizons. Ce tiraillement entre universalité et particularité (culturelle) reviendra au chapitre VII, cette fois à l'intérieur de la langue (différence entre le « ton africain » et le « ton chinois »).

On peut penser que le cœur de ce que le livre apporte à l'étude du chinois (standard et d'autres variétés) est le décloisonnement, en chinois, de trois acteurs fondamentaux de la phonologie : segments, tons et support syllabique. Annoncé dans le titre de l'ouvrage, il s'agit du projet de concevoir une dialectique entre ces domaines qui semblent avoir toujours été étanches dans l'étude du chinois. L'auteur considère que cela a été l'obstacle principal à l'intelligence de son fonctionnement : d'un côté le segmental et le syllabique, de l'autre, les tons. L'idée exposée en détail est que les processus tonals de la langue se réduisent à la gestion de l'espace syllabique. Autrement dit, la tonologie chinoise n'en est pas une : ayant fait couler tant d'encre et monopolisant peu ou prou les travaux sur la phonologie du chinois, le sandhi tonal n'a rien d'une assimilation entre tons, qualité qu'on lui prête typiquement dans la littérature. Il est au contraire la conséquence de l'espace syllabique dont un ton dispose en fonction de facteurs positionnels, segmentaux et morphologiques (position finale ou non finale, présence d'un suffixe).

Si personne n'a songé à ce que le sandhi tonal soit une simple question d'espace, c'est que, au vu de la littérature rapportée, les auteurs n'ont pas les armes pour faire ou

soupponner le lien entre les niveaux syllabique et tonal. Dans l'introduction, l'auteur se dit partisan d'une méthodologie déductive (plutôt qu'inductive) : les phénomènes observés sont passés au crible d'hypothèses établies indépendamment, c'est-à-dire d'une théorie. C'est la mise en œuvre de cette perspective qui le conduit à concevoir la sandhi tonal en termes d'espace syllabique : emprunté à l'analyse du turc de Monik Charette, son outil central est l'idée du CV final, *i. e.* d'une unité CV vide qui marque la fin du domaine du mot. Cet instrument ne se conçoit que dans une théorie phonologique particulière, la phonologie de gouvernement en général et son développement CVCV en particulier (qui sont introduits au chapitre II). Découle alors de l'analyse basée sur ce CV final l'observation au demeurant étrange que seul le ton 3 produit un sandhi tonal : pourquoi les autres tons n'interagiraient-ils avec leurs voisins ? La réponse, selon l'auteur, est que justement il n'y a pas de sandhi tonal du tout dans la langue : son absence est de droit. Ce qui y ressemble est une particularité lexicale du ton 3 qui implique le CV final.

D'autres sujets sont encore abordés : le coup de glotte au chapitre V et le ton neutre au chapitre VI.

En somme, la confrontation de deux cultures et la question de l'alléguée incommensurabilité du chinois sont toujours présentes lors des analyses théoriques, et le lecteur assiste à une négociation pas à pas, parfois difficile, que l'auteur entreprend dans ce champ de tension où le domaine culturel s'imisce dans la science. L'auteur est conscient qu'il a quitté sa tradition d'origine en venant étudier en France, et aussi de la difficulté que présente la tâche pour lui d'introduire ses analyses du chinois en Chine. On a souvent dit qu'il faut attendre que des natifs, au niveau de la langue et de la culture, s'intéressent aux théories linguistiques pour les appliquer à leur langue. C'est le processus que l'auteur a engagé dans ce livre.

Tobias SCHEER